

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 18

Artikel: Le rebouteur de Sa Majesté : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189237>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pompes à vapeur, et la course à travers les rues commence, et tout le train passe à la lueur des torches fichées aux angles des véhicules. C'est un spectacle qui semble à demi réel et à moitié fantasmagorique, de sorte qu'il vous laisse dans l'esprit un souvenir hallucinant.

Mais ce qui vous prend davantage encore aux entrailles, c'est la plainte continue, déchirante, voilée, musicale, de la trompe qui sonne pour avertir les voitures de se garer et de livrer la place à la caravane qui approche. Cette trompe a un son de deuil que ne paraît avoir aucune autre ; il en sort un sanglot enfantin et hâtif dont la note est inoubliable.

D'instinct, on s'arrête en entendant ce râle lointain, ce râle tendre. Les omnibus, les fiacres, les équipages s'alignent en haie avec une précision touchante. Tout dernièrement, dans la rue Montmartre, encombrée comme une fourmilière, on entendit pleurer l'appel lointain de la trompe enrouée et, en un clin d'œil, un sillon s'ouvrit au milieu de la chaussée. Le mouvement stratégique fut si instantané, accompli avec tant d'ordre, que tout d'abord les assistants demeurèrent stupéfaits, et quand déboucha le cortège aux flambeaux, un ouvrier, saisi au cœur par cette entrée romantique, s'avanza sur le bord du trottoir et à pleins poumons cria :

— Vive Paris !

C'est le cri du sergent Radoub dans *Quatre-Vingts-Treize*, au moment où il met le pied sur le sommet de la Tourgue. Il nous émut presque autant rue Montmartre que dans le roman de Victor Hugo.

La lutte contre la flamme dans les maisons n'est pas moins imposante. Le plus magnifique incendie que j'aie vu est celui qui se déclara dans une boutique de cartonnage de luxe. C'était le soir ; la porte était déjà close : les commerçants s'étaient retirés dans leur appartement, quand le feu éclata avec une soudaineté étrange, une violence inouïe. Au reste, toutes les marchandises légères et mignardes qui étaient dans la boutique brûlaient si facilement qu'en dix minutes le magasin ronflait comme une vaste forge.

Il fallut enfonce la porte, et alors nous aperçumes une fournaise de paillettes clinquantes qui dansaient en une sarabande d'éblouissements, de couleurs et de folies. Le spectacle était trop triste au fond pour qu'on puisse se permettre de dire qu'il était charmant, mais je me souviendrai toujours de ce décor qu'aucune féerie ne me rendra.

Je sais bien que le pauvre marchand était là qui pleurait sur sa ruine, et que sa femme, jolie et fraîche, en toilette de nuit et les yeux mouillés, ne parvenait pas à le consoler en lui nouant les bras autour du cou. Je ne suis point de roc et je me raisonne ; mais pourquoi diable ce décor était-il si étincelant, si fin, si dentelé ? J'ai des remords, mais je l'ai admiré en égoïste.

C'est chose faite maintenant et chose avouée. »



LE REBOUTEUR DE SA MAJESTÉ

IV

Barthélémy Laffémas avait à peine quitté la chambre royale que Marie de Médicis, déjà informée de ce qui venait de se passer, entra chez le roi.

— Qu'ai-je appris, sire, dit-elle d'un air désolé, vous allez confier le soin de votre guérison à un charlatan, à un rebouteur ?

— Il le faut bien, ma mie, repartit le Béarnais, puisque la fine fleur de mes médecins ne parvient pas à me remettre sur pied.

— Ces messieurs vont voir la chose de fort mauvais œil.

— Je n'en ai souci, vraiment.

— Et s'ils se démettent de leurs fonctions à la cour ?

— La perte sera vite réparée, les concurrents abondent.

— Monsieur de Sully n'a lui-même aucune confiance dans le résultat que vous a fait entrevoir ce marchand de Paris.

— Mon brave Sully, qui est hugenot, ne croit à rien, tandis que moi...

— Vous qui êtes bon catholique, ajouta la reine en souriant, vous croyez à tout.

— Vous l'avez dit, madame, je crois à tout, même à l'ignorance de mes médecins, même à l'habileté de certains rebouteurs. Laffémas, d'ailleurs, est un homme intelligent et loyal ; il a eu recours, dans ses voyages, m'a-t-il dit, à l'homme qu'il m'a proposé, et il n'a eu qu'à s'en louer ; pourquoi ne me guérirait-il pas comme le plus simple des mortels ? Qu'une chambre lui soit préparée dans ce palais ; que personne ne le moleste, surtout, lorsqu'il sera ici, sinon j'en ferais se repentir le coupable.

La reine, voyant chez son mari une décision bien prise, n'insista pas.

Ainsi qu'elle le pensait, les médecins de la cour, apprenant le prompt départ de Barthélémy Laffémas et le but de son voyage, jetèrent de hauts cris — entre eux, s'entend. — Quoi ! était-il possible que Sa Majesté méconnût de la sorte leur savoir, leur génie, et qu'il eût recours à un ignorant, un imbécile, un rustre, un rebouteur !... Le roi voulait guérir vite, mais commande-t-on au mal ? N'est-ce point agir sagement, et d'après toutes les règles, en se pressant lentement et avec méthode ? Les émollients ont-ils l'habitude d'exercer une action soudaine, et, dans le cas présent, pouvait-on ne pas recourir aux émollients ? Non, Gallien comme Hypocrate n'auraient osé soutenir cette thèse, et les médecins du monde entier la faire prévaloir.

Un rebouteur !... Y eut-il jamais, sur la machine ronde, être plus méprisable ?... un faquin assez effronté pour remettre bras et jambes, quand des savants illustres, parlant latin comme Cicéron et le grec comme Homère, n'y pouvait souvent parvenir ; c'était à se voiler la face !

Eh bien ! on allait l'attendre de pied ferme, cet intrus ; la santé du roi et le salut du royaume exigeaient qu'on ne le perdit pas de vue un instant, qu'il fût surveillé jusqu'à son sommeil : car s'il réussissait, cela ne pouvait être que par des machinations diaboliques, il n'en fallait pas douter. Sully, au surplus, voyait de très mauvais œil cet appel insensé ; la reine, également, était pleine de défiance quant au résultat ; rien n'était donc perdu ; mais il fallait agir, et dévoiler, à la face de tous, les sortilèges de ce mécréant : d'abord le faire parler ; puis assister en corps à sa consultation ; prendre note, secrètement, de son ordonnance, celle-ci pouvant servir plus tard, et lui témoigner, enfin, quoiqu'il arrive, le plus profond mépris.

Tout cela fut réglé d'un commun accord ; pour la pre-

mière fois, les médecins de Henri IV se trouvèrent du même avis ; il est vrai que ce n'était pas pour un traitement à suivre.

Dans l'entourage de Marie de Médicis, les préoccupations n'étaient pas moindres : si les médecins les plus renommés de l'époque ne pouvaient guérir instantanément le roi, que pouvait-on attendre d'un grossier paysan des Vosges ? Telle était la question que chacun s'adressait.

Et tous les courtisans de lever les bras au ciel en prenant un air inquiet et attristé. Des cuisines aux combles du palais, on ne parlait plus que d'Antoine Fleurot, un inconnu la veille encore, et devenu tout à coup célèbre ; tout le monde se promettait, *in petto*, de le voir, de l'interroger et aussi de l'acclamer s'il réussissait : car, même à la cour de Henri de Navarre, les médecins étaient loin d'être en odeur de sainteté ; leur morgue et leur suffisance leur suscitaient bien des ennemis.

Le roi, lui, continuait à recevoir la visite de ses docteurs, chaque matin ; il se prêtait à leur diagnostic, se soumettait consciencieusement à leurs cataplasmes, et, à cette question : « Votre Majesté va-t-elle mieux ? » il répondait invariablement par ce monosyllabe : « Non ! »

L'état du roi, en effet, était le même depuis sa chute ; la tension nerveuse du cou était aussi forte que le premier jour ; c'était à désespérer de pouvoir présider la fête offerte à l'ambassadeur de Hollande, et cinq jours seulement restaient : Henri IV ne savait plus maîtriser son impatience, disons le mot : sa colère ; le Béarnais était furieux !

(A suivre.)

Petits bets.

Onna pénitence. — On gaillâ que sè volliâvè mariâ sè va confessi, et racontè cauquîs fregâitse que l'avâi su la concheince et dont faillâ que sâi perdenâ dévant dè sè mettrè la corda ào cou. Quand l'eut fini dè sè confessi, fut tot ébâyi dè cein qu'on lo laissivè allâ sein lài avâi bailli 'na pénitence et croyant que l'incurâ avâi àobliâ, sè revirè po lo lài démandâ.

— M'ai-vo pas de que vo volliâvi vo mariâ, se lài fâ l'incurâ ?

— Oï.

— Eh bin, allâ pi ! n'é pas la concheince dè vo z'ein mé bailli.

Parait que cé incurâ, tot valet que l'étâi, cognes-sâi bin lài fennès.

Pe bounès dè liein què dè prés. — On autre lulu qu'a-vâi assebin on pou l'idée dè sè mariâ, frequentâvè duè pernettès et ne poivè pas sè décidâ dè férè son choix. Son père, qu'étâi eimbétâ dè lo vairè couennâ à dou z'eindrâi et que s'eimpacheintâvè d'avâi 'na balla-felhie po lào z'âidi pè l'hotô, lài fâ :

— Tè faut portant tâtsi dè té décidâ on iadzo po qu'on aussè cauquon po là fénésions, et coumeint le sont bounès totè là duè, preind clia que té plié lo mî. La quinna amériâ-tou ?

— Ma fâi n'ein sé rein, repondlo gaillâ, quand su avoué iena, y'âmo mî l'autra.

Coumeint quiet faut s'accordâ s'on vâo s'ein teri. — On luron qu'étâi trâo restâ pè lo cabaret et que lài avâi fifâ dâo bon vilhio, dâo petit vilhio et dâo nové, n'étâi pas dein lo cas dè trovâ lo perte dè la saraille po sè reduirè. Teniâi bin la clliâ à la man ; mâ à

l'avi que l'allâvè l'einfatâ dein lo perte, onna brellantchâ fasâi tsequâ et manquâ l'afférè, que cein lài fasâi ribliâ la porta avoué la clliâ et que sè sarâi étâi là quattro fai ein l'ai se s'étâi pas tenu fermo ào pécllet.

— Sarâi portant bin la nortse se la pu pas mettrè, se fasâi ! Allein, vilhio et novi, accordâ-vo, sein quiet ne sarein d'obedzi dè cutsi ti là trâi que dévant !

Onna petita promenarda. — Onna brava djeina fenna que vegrâi dè sè mariâ et que n'avâi jamé vu ni lo lé, ni lé montagnès dè la Savoie, étâi z'ua sè promenâ avoué se n'hommo lo tantou dè sè noces, tant quî su on cret dâo coté d'Einvy, dè iô on vayâi totès clliâ ballès montagnès.

— Oh ! se le fe à se n'hommo, qu'est-te çosse què cé afférè tot blianc qu'on vâi lé d'avau ?

— L'est lo Mont-Blianc.

— Câise-tè !

— Et oï.

— Eh ! s'on lài allâvè férè on tor demeindze lo tantou, avoué la cavala ?

Réponses et questions.

Mot de l'énigme du précédent numéro : *Craie, raie.* — 26 réponses justes. La prime est échue à M. I. Guéra, à Neuchâtel.

Problème.

Une mère dit à son fils : « Mon fils, ton âge est égal à la moitié du mien moins 3 ans ». — Sachant que la somme des chiffres qui composent l'âge du fils, considérés comme unités simples, est égale à 6, et que dans 10 ans l'âge du fils renversé égalera l'âge de la mère plus six ans, on demande de trouver les deux âges ?

Enigme.

Un pied de ma longueur
Est la juste mesure ;
Il est aussi dè ma largeur :

Cependant du carré je n'ai point la figure.

Prime pour réponse aux deux questions : Un joli porte-plume-crayon.

Nettoyage des éponges. — Les éponges de toilette doivent être nettoyées de temps en temps. — Placez l'éponge dans une cuvette, pressez par dessus le jus d'un citron que vous couperez ensuite en tranches minces. Jetez sur le tout de l'eau bouillante et, vingt-quatre heures après, vous en exprimerez toute l'eau et la passerez dans de l'eau fraîche.

Veut-on rendre à l'éponge sa belle couleur jaune-paille, on la trempe pendant quelques instants dans une forte dissolution de sel d'oseille.

L. MONNET.

En vente au bureau du *Conteur* :

La vilhe melice

dâo

CANTON DÈ VAUD

poème patois, par C.-C. Dénérâz, brochure de 32 pages, avec jolie couverture.

Prix: 60 centimes. (Par la poste, 65 cent.)

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & cie.